

Une enivrante « Turangalîlâ » à l'ONL



Un orchestre dans ses grandes dimensions, sous la direction de Paul Polivnick.
PHOTO KARINE DELMAS

Le mot vient du sanskrit qui signifierait quelque chose comme « jeu de la vie et de la mort, de la création et de la destruction ».

Il a été choisi par Olivier Messiaen pour cette gigantesque page symphonique qui va puiser son inspiration partie en Occident partie en Orient. L'Occident : développements de vastes séquences polyphoniques qui vont chercher ici chez Stravinski ou Bartok, là dans des rythmiques jazz. L'Orient : des jeux sonores complexes, sensuels et sensoriels, jouant de l'étrange, lorgnant du côté de la musique hindoue.

Un orchestre dans ses grandes dimensions – plus de cent musiciens, douze percussionnistes, un arsenal instrumental conséquent –, et deux solistes, le très classique piano (joué hier soir par François Weigel) et les très rares ondes Martenot (Thomas Bloch) que Messiaen est l'un des très rares compositeurs à utiliser. Dire qu'elles sont anecdotiques

serait sans doute un peu excessif. Mais au fond, c'est quand même essentiellement le piano et ses interventions constantes, au fil des dix mouvements de la symphonie, qui est ici le soliste, omniprésent.

Poétique et magistrale, envoûtante et mystérieuse, enivrante : la *Turangalîlâ-Symphonie* est sans doute l'une des pièces les plus inventives et les plus accomplies du maître. Une heure et demie durant, sur une architecture digne d'une cathédrale – salut à l'excellente direction du chef invité Paul Polivnick –, il célèbre toute idée de création (les mouvements s'appellent *Chant d'amour*; *Joie du sang des étoiles*, *Jardin du sommeil d'amour*, *Développement de l'amour*).

Après la *Symphonie lyrique* de Zemlinsky (découverte pour beaucoup), voilà une nouvelle et superbe déclinaison musicale indienne. D'autant que cette *Turangalîlâ* est très rarement jouée. ■

JEAN-MARIE DUHAMEL

► Le concert est donné jeudi et vendredi pour les lycéens de Grande-Synthe et Calais.